

Paul Ourliac y los historiadores del Derecho en España a través de su correspondencia

La muerte de Paul Ourliac no puede pasar desapercibida entre los historiadores del Derecho españoles como si se tratase de algo pasajero, por varias razones, pero singularmente por dos de ellas. La primera es que Ourliac es uno de los más grandes iushistoriadores del siglo XX, precisamente en Francia, la nación por antonomasia en lo que a los estudios históricos e histórico-jurídicos en particular se refiere. La segunda obedece a la especial vinculación que Ourliac mantuvo con nuestro país, la cual le permitió colaborar en varias empresas científicas españolas y participar en diversos homenajes, junto a haberse hecho eco en la *Revue historique du droit français et étranger*, en los *Annales de la Faculté de droit et des sciences économiques de Toulouse* y en la *Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis* de algunos de los resultados a que habían llegado las investigaciones de autores españoles.

Conocedor y estudioso de los Fors de Béarn, se preocupó de analizar para una colaboración suya en el *Anuario* del año 1953, pp. 642-654, «Las costumbres del Sudoeste de Francia», aunque su obra magna al respecto tardaría muchos años todavía en llegar, *Les Fors anciens de Béarn*, en maridaje científico con Monique Gilles, publicada en París por el Centre National de la Recherche Scientifique, 1990, en un volumen de 738 páginas. Colaboró también en España en los homenajes a Ramon d'Abadal i de Vinyals («L'ancien droit des Pyrénées», en *Studies in Roman Law and Legal History in Honour of Ramon d'Abadal i de Vinyals on the Occasion of the Centenary*, Barcelona, pp. 151-173), a Álvaro d'Ors («La parole et l'écriture dans les fors de Béarn», en *Estudios de Derecho Romano en honor de Álvaro d'Ors*, Pamplona, 1987, pp. 961-979), a Ferran Valls i Taberner («La justice et la paix dans les fors de Béarn», en *Fundamentos culturales de la paz en Europa*, vol. II, *Estudios*

interdisciplinaires en homenaje a Fernando Valls Taberner con ocasión del centenario de su nacimiento, Barcelona, 1986, pp. 387-405), a José Orlandis Rovira («La pratique et la loi. Note sur les actes français et catalans du Xème siècle», en *Orlandis 70: Estudios de Derecho Privado y Penal Romano, Feudal y Burgués*, Barcelona, 1988, pp. 93-118) y a Gonzalo Martínez Díez («Les fors de Bigorre», en *Estudios de Historia del Derecho europeo. Homenaje al profesor G. Martínez Díez*, vol. I, Madrid, 1994, pp. 191-206). No lo hizo en el de Lalinde Abadía, fundamentalmente por tratarse de una temática de Derecho público que se le antojaba algo lejana («j'ai un peu délaissé le droit public pour le droit privé et craindrais de ne pouvoir vous donner un article qui soit digne du jubilaire», en 11-VII-1988) y tampoco apareció en *Una oferta científica iushistórica internacional al doctor J. M. Font i Rius por sus ocho lustros de docencia universitaria*, Barcelona, 1985, ya que tanto Jesús Fernández Viladrich como yo no caímos en la cuenta de invitarle.

Con Valls trabó sus primeros contactos en París, a través de la Société d'Histoire du Droit, volviendo a encontrarse con él en Roma en 1933 y luego en 1936-37, mientras el primero estaba en el exilio y Ourliac ampliaba sus estudios en la ciudad eterna. En los años treinta, «Valls Taberner venait souvent aux réunions de la Société; manifestement, il se plaisait dans ce milieu qu'il connaissait bien et qui lui marquait beaucoup de sympathie et une très grande considération. Il en imposait par sa prestance, par ses travaux, mais aussi par ses interventions. Il était fort lié avec Paul Fournier qui suivait de fort près ses recherches sur les canonistes catalans et à qui il fit hommage du bel article publié dans les *Mélanges* qui lui furent offerts par la Société (se refiere aquí Ourliac a F. Valls, «Le juriste catalan Pierre de Cardona, cardinal de l'Église romaine sous Alexandre III», en *Mélanges Paul Fournier*, Paris, 1929, pp. 743-746). Sachant que j'étais élève de l'École de chartes (dont il avait suivi un moment les cours, avec l'abbé Tarré) et que je faisais ma thèse sur le droit du midi, Valls Taberner m'avait fort amablement prodigué ses conseils et je lui en avais beaucoup de reconnaissance. Je quittai en 1936 Paris pour Rome et j'eus la surprise –sans doute dans l'hiver 1937-38– de le retrouver aux Archives du Vatican. Il avait toujours la même gentillesse et la même autorité; je me gardai de l'interroger mais j'eus l'impression d'un homme fatigué, presque lointain. Il évoquait, assez tristement m'a-t-il semblé, ses souvenirs parisiens. Voyait-il souvent on le disait, le roi Alfonse XIII, lui-même réfugié à Rome, je ne le sais. Sous la direction du cardinal Tisserant, de Mgr Mercati et du P. Albareda, la bibliothèque et les archives du Vatican étaient un monde à part, accueillant et discret. On s'attardait sur les archives du passé pour ignorer le présent et un avenir pourtant très proche» (23-I-1991). A Valls también Álvaro d'Ors lo «conoció personalmente en Barcelona» y le «hizo gran impresión» (12-X-1988). Respecto a Abadal, mucho tuvo que ver Ourliac con su doctorado *honoris causa* en Derecho y en Filosofía y Letras alcanzado en la Universidad de Toulouse el 2 de marzo de 1963, en donde el jurista vicense expuso una nueva teoría sobre la elaboración de los *Usatges* de la que Ourliac me remitió un resumen de las notas del discurso,

respecto del cual ya nos hicimos eco en otra ocasión. Ahora sólo resta resaltar un breve párrafo del mismo, donde concluye respecto a la elaboración del texto: «Le Code est postérieur aux grandes conquêtes de Raimond Béran-ger IV (Tortose, 1148; Lérida, 1149), postérieur aussi au texte de Tarragone de 1149, mais antérieur à 1151. C'est à cette date que l'auteur y met la dernière main à raison de besoins de la Cour devenue plus importante» (27-I-1989). A José Orlandis lo conoció en 1950, por la organización de un Congreso de historia del derecho en Toulouse, al que también fue Rafael Gibert y Sánchez de la Vega. «Je connaissais déjà M. Orlandis par ses travaux mais, à la gare où j'étais allé l'accueillir, je ne sus le reconnaître tant il paraissait jeune. Je l'ai retrouvé quelques mois après à un Congrès à Jaca où, l'époque étant difficile, j'étais le seul français présent et grâce à lui j'ai pu, avec joie, connaître quelques jeunes professeurs espagnols devenus célèbres depuis. Près de quarante après, M. Orlandis est resté jeune d'esprit et de coeur; il est demeuré le maître qu'il était déjà en étendant et en approfondissant sans cesse le champ de ses recherches. J'ai une grande admiration pour ses travaux auxquels je me réfère sans cesse. Avec M. Álvaro d'Ors il est, pour le droit et l'histoire visigothique, le chef d'une école qui s'est imposée partout. Je sais qu'il a bien d'autres activités car, en parfait historien il ne sépare pas le passé du présent et a toujours le souci de connaître et de faire connaître» (31-III-1988). A Rafael Gibert también le admiraba pero sin caer en los excesos de Álvaro d'Ors quien da una idea de él como si en una batidora se hubiesen mezclado las mismísimas esencias de San Francisco de Asís, Quevedo, Foucault y Elliot Ness: «Gibert es un escritor excepcional, hombre sabio, arbitrario, de reacciones inesperadas, hasta el punto de que le llaman loco, pero eso ocurre incluso con los santos. ¡Qué diferencia entre él y la mediocridad de tantos de nuestros colegas! Rafael Gibert es para mí intocable» (5-IV-1988). Cuando le comuniqué el fallecimiento de ese polígrafo de la historia jurídica, de la sociología de la comunicación de masas y de la historia de las ideas políticas que fue Juan Beneyto, Ourliac respondió: «Je suis touché par la mort de Beneyto Pérez que j'avais souvent rencontré il y a une trentaine d'années et avec qui j'avais beaucoup sympathisé... au temps où j'étais un des seuls français que fréquentait l'Espagne!» (5-IV-1994).

El padre Gonzalo Martínez Díez es para Ourliac uno de los más grandes historiadores del Derecho canónico medieval, «est bien le spécialiste, mondialement connu, de l'Hispana» (17-III-1990). Lamentablemente su colaboración en el volumen en homenaje al P. Gonzalo provocó el enfado del profesor tolosano, así como el de Álvaro d'Ors, por los retrasos a que sometió dicha obra quien pasó a ocuparse de la gestión material de la misma, tras habernos encargado otros de conseguir los trabajos de profesores extranjeros (romanistas e historiadores del Derecho). Bastier llegó a decirme —en junio de 1993— en Toulouse que Ourliac había decidido no volver a publicar más en España. Afortunadamente las aguas volvieron a su cauce.

Recogí en otra oportunidad la nota que en una carta me remitió Ourliac sobre Álvaro d'Ors. Se publicó en «Don Álvaro d'Ors», en *Estudios de Histo-*

ria del pensamiento político y jurídico catalán e italiano, Barcelona, 1993, pp. 582-583, y allí se expresaba de forma entusiasta: «J'ai grand plaisir à exprimer à M. Álvaro d'Ors, à l'occasion de son jubilé, les sentiments de profonde admiration que, comme tous ses collègues, je lui porte. L'oeuvre qu'il a accomplie est, en effet, admirable et elle réalise, dans la ligne tracée par son père, un monument élevé à la fois à la romanité et à l'hispanité: le passé témoigne de leur union et aussi de leur permanence. Le droit romain devait à des empereurs espagnols sa perfection et sa force civilisatrice; ce droit romain que trop d'érudition pandectiste avait souvent déformé, retrouve avec M. Álvaro d'Ors sa beauté et son équilibre. M. Álvaro d'Ors est le dernier docteur proposé par la Faculté de Droit de Toulouse avant qu'elle disparaisse malheureusement, en 1968, sept siècles et demi après sa fondation; il est le premier docteur créé par l'Université des Sciences sociales qui a succédé à la Faculté de Droit. Le *doctor tholosanus* était jadis *comte ès loix* et tous les toulousains devaient le respecter et l'aimer. Ces sentiments demeurent et jamais meilleure noblesse n'a été reconnue à un *comte ès loix*» (10-VI-1988).

La primera vez que oí hablar de Ourliac fue a Carmen Batlle en 1973, luego a Fernando de Arvizu, la tercera persona que me ponderó enormemente sus méritos sería el Dr. Font i Rius en 1980, sobre el que Ourliac tenía un concepto elevadísimo: «Il y a entre la Catalogne et le Languedoc méditerranéen tant de liens historiques que l'oeuvre de M. Font y Rius est aussi connue en France qu'en Espagne. J'ai eu l'occasion dans divers comptes rendus que j'ai faits pour la Revue historique et pour la Tijdschrift de Leyde de dire toute l'admiration que j'avais pour sa remarquable et précieuse publication des Chartes de Catalogne. M. Font Rius possède, en effet, et de façon éminente, toutes les qualités de l'érudit et de l'historien. Il recherche les documents avec une patience de bénédictin, et, chercheur heureux, ses découvertes sont innombrables; mais ayant découvert des matériaux, il les exploite avec bonheur et chacun de ses livres ou de ses articles renouvelle la question qu'il traite: c'est toute l'histoire du peuplement et de la reconquête de la Catalogne que l'on trouve dans ses livres. La publication récente des *Constitutions de Catalogne* est un parfaite réussite: la reproduction de l'édition incunable est une merveille typographique, mais le commentaire qu'en donne M. Font Rius donne au texte une nouvelle jeunesse. J'apprends que M. Font Rius prend sa retraite, je fais beaucoup de vœux pour que celle-ci n'interrompe pas les travaux qu'il prépare et qui ajouteront encore à sa renommée» (2-V-1989). El catedrático de Derecho Romano de Málaga, Antonio Ortega y Carrillo de Albornoz, me ponderó mucho, ya en 1983, su obra con Malafosse sobre Derecho romano e historia del Derecho privado, libro absolutamente imprescindible para cualquier estudioso del Derecho privado del pasado.

De todos sus discípulos, Germain Sicard, Jacques Krynen, Jacques Pומרède y Jean Bastier, poseía un alta consideración, pero habría de ser Jean-Louis Gazzaniga, catedrático, abogado internacional de prestigio y hombre de enorme talla humana, el objeto principal de sus atenciones. Gazzaniga, desde la atalaya de su bonhomía personal, ha reorientado su vida hace un par de

años por los caminos contemplativos y ha iniciado los estudios de Teología con el deseo de ser promovido a las órdenes sagradas, cosa poco habitual en nuestros días en personas tan bien situadas profesionalmente.

Paul Ourliac tenía una visión profunda de la historiografía jurídica francesa de nuestro siglo. Recuerdo haberle consultado ideas sobre las figuras de los más grandes iushistoriadores de la Francia de las primeras décadas de nuestra centuria: Viollet, Chénon, Esmein, Boudinhon (que no llegó a ser cardenal por haber profesado ideas próximas a los modernistas, objeto, en tiempos, de severas condenas por parte de Pío X), Genestal y Perrot (que sufrió un ataque de parálisis en 1931 y acabó sus días oscuramente cuando poco antes había alcanzado su deseo de lograr la apreciada cátedra en París). No faltan tampoco sus observaciones sobre Collinet, Senn, Cuq, Declareuil, Levy-Ulmann, Fliniaux, Olivier-Martin y sobre autores que blandieron sus armas en batallas científicas de la postguerra (Le Bras, Levy-Bruhl, Yver, Bart, Chevrier, Didier, etc.).

Conocedor del derecho andorrano del pasado, cuenta con un volumen de jurisprudencia del Tribunal Supremo de Perpignan [(3.^a instancia judicial andorrana, después de los batlles y del juez de apelaciones (*La Jurisprudence civile d'Andorre. Arrêts du Tribunal Supérieure de Perpignan: 1947-1970*, Andorra la Vella, 1970, 315 pp.)], con comentarios a las sentencias verdaderamente ejemplares y con un amplio estudio sobre «La réforme des institutions andorranes», publicado inicialmente dentro de una serie del Institut d'Études Politiques de Toulouse (del que Ourliac fue director durante más de veinticinco años), núm. 5 (1970), pp. 119-151 y luego recogido en sus *Études de Droit et d'Histoire*, Paris, 1980, pp. 291-322. En la Universidad de verano de Andorra (donde pasaba sus vacaciones estivales) dio una conferencia que se publicó en 1982. Señalaba su posición en 1989 sobre la cuestión histórico-institucional andorrana de una forma bien precisa y clara: «Je n'ai jamais compris l'origine des *on-dit* sur l'attitude des français en Andorre. Je connais le pays depuis 40 ans et y ai un châlet où je passe les vacances. Je suis très amicalement lié avec beaucoup d'Andorrans et ne me mêlant jamais de leurs affaires. J'ai parfois entendu des réflexions assez peu sympathiques dont la raison m'échappe: 1.^o) Peut-être s'agit-il d'un souvenir de Baudon de Mony et de Brutails qui avaient essayé jadis de démontrer que Andorre dépendait de la France? 2.^o) Peut-être s'agit-il de questions politiques. Du côté français, ces *bruits* ont été relayés par la Faculté de Perpignan dont on connaît les sympathies gauchistes ou communistes et spécialement par un assistant, Riera, auteur d'un bien mauvaise étude sur Andorre (le Gouvernement actuel a fait de lui un recteur alors qu'il n'était même pas professeur-adjoint). Il faudrait alors rechercher du côté de la gauche catalane qui a pu rêver de faire en Andorre, à l'aide d'un parti nationaliste, un révolution au moins culturelle. 3.^o) Personnellement on m'a reproché d'avoir publié le livre commentant les décisions du Juge des appellations de Perpignan, dans lequel j'avais quelque peu critiqué les jugements invraisemblables rendue par Obiols, juge des appellations d'Andorre (Carles Obiols i Taberner, *Jurisprudència civil andorrana: Jutjat d'a-*

pel.lacions: 1945-1966, Andorra la Vella, 1969). J'ai été critiqué aussi pour avoir écrit qu'Andorre n'avait pas la *souveraineté*» (10-II-1989).

Sus críticas eran certeras, pero piadosas, no ácidas. No era santo de su devoción aquel Poumarède que escribiera un estudio sobre los *Usatges*, que ya en tiempos fue sangrientamente censurado por Galo Sánchez y Ferran Valls i Taberner en dos sedes diferentes. Para Ourliac, la tesis del magistrado era simplemente «très médiocre» (10-II-1989). Tampoco compartía las tesis de Pierre Grau sobre las exigencias de Franco a Hitler de los territorios del Rosellón y la Cerdaña, de Marruecos hasta el paralelo 20 y de Argelia, «la Alsacia-Lorena española».

Se mostraba muy poco de acuerdo con las reformas que en cuanto a las enseñanzas jurídicas se habían llevado a cabo en Francia desde 1954, momento en el que la docencia de Derecho Romano se unificó con la de Historia del Derecho y de las Instituciones. Él había estudiado conforme al plan de 1922 y desde 1958 participó en todas las reformas puestas en práctica en su país como miembro y después Presidente del Comité consultivo de Universidades que asesoraba al Ministerio de Educación Nacional galo. Para él, el modelo de *licence*, con el que realizó sus estudios, era el mejor, generalista, sin apenas materias optativas, y con cinco semestres históricos, tres de Derecho Romano y dos de Historia del Derecho Público. La transformación fue evidente con el paso de los años y Ourliac nos presenta un panorama de opcionalidades y de divisiones en Derecho público y privado que no resultaban de su agrado. Se mantiene en Toulouse una materia anual de Historia del Derecho Público y luego diez asignaturas, semestrales o cuatrimestrales, históricas, diseminadas a lo largo del Diplôme d'Études Universitaires Générales (DEUG), las *licences* y las *maîtrises*, la mayor parte de ellas optativas, algunas obligatorias. Otro fenómeno es la crisis de los Derechos de la antigüedad (una sola materia optativa) y de las optativas de Historia del Derecho Privado (transformación del antiguo segundo y tercer semestres de Derecho Romano, ampliados con el derecho nacional galo), frente a una pujante Historia de las Instituciones Públicas y a una emergente Historia del Derecho Penal. Por otro lado, para algunos (lamentablemente no escasos) en Francia la historia comienza en 1789, y la docencia de Historia del Derecho se alarga en algunos casos hasta 1981, con la llegada de François Mitterrand a la Presidencia de la República. Resultaba preocupante –nos comentaba Ourliac– que en las Facultades de Derecho se introdujeran materias optativas de Sociología, Etnología y Antropología (estas dos últimas enseñadas tanto por historiadores del Derecho, de las instituciones y de los hechos sociales y económicos, como por no juristas).

Catedrático, miembro del Instituto de Francia, con varios premios y doctorados *honoris causa* en su haber, escritor claro que gozaba de la habilidad de poner en tinta sobre el papel cosas profundas con frases sencillas, los que le conocimos supimos valorar, por encima de los logros científicos y de los resultados investigadores, el Ourliac humano, de trato exquisito, de simpatía fuera de lo común, sonriente (era feliz en su trabajo, pues la felicidad, como

decía Tomás de Aquino, es «*bonum perfectum intellectualis naturae*»), de atención y preocupación continua por todo aquello que se le preguntase, con un talante que a veces no es moneda de cambio entre los sabios, y él, siéndolo, y con unas limitaciones físicas que a otros hubieran producido una actitud de beligerancia defensiva ante cualquier estímulo externo fuera de lo normal, en él le permitían transformarse en un paradigmático oasis intelectual propio de un hombre ungido con el bálsamo de la caridad y fortalecido por el estudio y por la fe. Y en su correspondencia un dato, hoy por hoy, impresionante ante nuestra consulta sobre las tesis doctorales francesas de principios de siglo: «en 1900 la seule faculté de Toulouse faisait soutenir cent cinquante thèses dans l'année» (7-IV-1998). Es nuestro último contacto con el genio y de llegada de sus misivas desde un lugar de tantas sugerencias hortofrutícolas como el núm. 14 de la rue de la Pomme de Toulouse, atravesada por la gran arteria de la Alsacia-Lorena y a pocos metros del Capitolio. Descanse en la paz de Dios un buen hombre, un gran caballero y un personaje de talento, aquel atributo del ser humano que definía Charles Louis de Secondat, baron de Montesquieu, en sus *Cahiers (1716-1755)* (París, 1941, p. 44), como «un don que Dieu nous a fait en secret, et que nous révélons sans le savoir». Y, por supuesto –repetámoslo de nuevo–, Paul Ourliac ha sido uno de los mejores cultivadores que ha tenido nuestra ciencia.

MANUEL J. PELÁEZ